

Zeitschrift: Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messenger suisse
Band: - (2000)
Heft: 127-128: Numéro spécial : calendrier 2000

Artikel: La Berne du nouveau monde
Autor: Hamel, Alain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-847596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

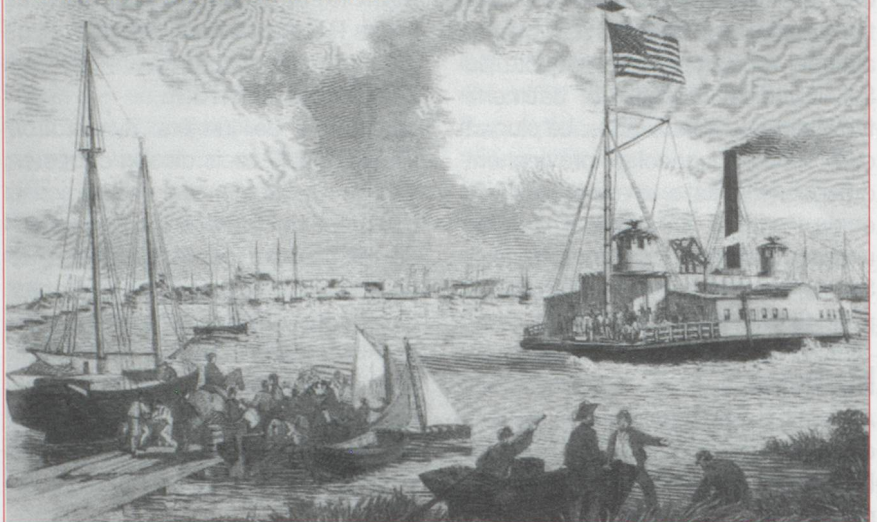
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Blottie au creux de l'un des plus grands estuaires du continent nord-américain, destination de choix sur un littoral touristique réputé pour son calme et connu sous une appellation agréablement teintée de mystère - la « Côte Cachée » (Hidden Coast) - se dresse une ville fondée au XVIII^e siècle par un aristocrate bernois. Son nom : New Bern. Retour en arrière sur le destin capricieux d'une communauté chahutée par les vents de la mer et de l'Histoire.



La Berne du Nouveau Monde

New Bern vu de la rive de la Neuse en 1862



Alain Hamel

Caroline du Nord, été 1709. La chaleur est accablante. Un groupe hétéroclite composé d'une centaine de Suisses et de quelque 325 réfugiés originaires du Palatinat arrive de Virginie au terme d'une traversée meurtrière : la moitié du contingent allemand vient d'y perdre la vie. À leur tête, deux citoyens de Berne : le baron Christoph von Graffenried et Franz Ludwig Michel. Forts du soutien de leur canton mais aussi de la Couronne d'Angleterre, ils bénéficient, en outre, de l'aide financière d'un groupe d'investisseurs, confiant dans les ressources du nouveau monde.

Un départ prometteur

Le choix du site où battra le cœur de la colonie s'impose de lui-même, sur la côte et au confluent des rivières Trent et Neuse. Les Indiens eux-mêmes y avaient installé un village de pêcheurs connu sous le nom de Chattooka.

Il ne faudra que quelques mois à la Nouvelle Berne pour sortir de terre. Trois acres de terrain (soit un peu

plus de 4 000 m²) sont attribuées aux familles : chaque maison aura son potager, un poulailler et toutes les dépendances nécessaires... Christoph von Graffenried et Franz Ludwig Michel voyaient les choses en grand !

Administrateurs avisés, les deux Bernois instaurent rapidement une taxe foncière. Toutefois, ils prennent le soin d'en réduire le taux pour les artisans. Le savoir-faire de ces derniers est un gage précieux pour le développement futur de la colonie et il ne faut en aucun cas les laisser s'éloigner.

Le dynamisme commercial des leaders de cette communauté d'environ 400 âmes laisse également songeur. Dès 1711, soit moins de deux ans après leur arrivée, ils établissent une relation commerciale avec les Caraïbes et les ports de la Nouvelle-Angleterre.

Brutal retour à la réalité

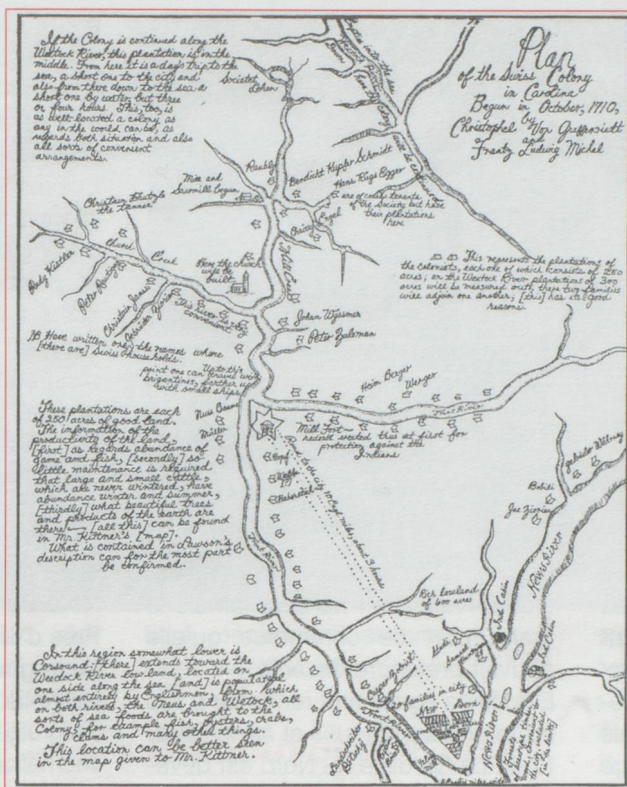
Ce bel enthousiasme ne va pas tarder à se briser sur les réalités d'un monde très éloigné de la pondéra-

tion des mœurs helvétiques. En ce début du XVIII^e siècle, la Côte Est de l'Amérique n'est pas précisément un endroit de tout repos. Hormis les conditions climatiques et sanitaires difficiles, les nouveaux arrivants se retrouvent très vite en butte aux razzias meurtrières de certaines tribus indiennes. Cultures détruites, maisons brûlées, hommes, femmes et enfants exterminés ou enlevés : les survivants ne trouveront le salut qu'en se réfugiant dans quelques fermes fortifiées à la hâte. Cinq ans après sa création, New Bern est pratiquement rayée de la carte.

Les raids indiens prennent fin en 1718. La colonie a échappé de peu à l'anéantissement ; Christoph von Graffenried n'évitera pas la ruine. Son rêve achève de se briser sur la « rapacité » d'un gouverneur auquel il a été contraint d'hypothéquer sa concession. New Bern renaît de ses cendres en 1723. Mais l'énergie des deux premières années n'est plus là. La communauté végète : lors du recensement de 1741, la colonie ne compte pas plus d'une vingtaine de familles. Malgré tout, la « Berne du Nouveau Monde » vivra et connaîtra même son heure de gloire. Mais c'est une deuxième génération de pionniers, pour la plupart de souche anglo-saxonne, qui concrétisera l'espoir des premiers colons.

Un demi-siècle d'euphorie

Pour s'imposer, New Bern dispose d'un atout maître : une situation géographique presque idéale. À l'ouverture sur la mer s'ajoute la double liaison qu'offrent deux rivières, la Trent et la Neuse, avec un arrière-pays fertile et riche d'un trésor qui vaudra à la ville plus d'un siècle et demi de prospérité : d'immenses pinèdes.



Plan of the Swiss Colony in Carolina, drawn in 1710, possibly by Christoph von Graffenried and Franz Ludwig Michel, showing New Bern and the outlying plantations along the Neuse and Trent rivers. This tracing of the original map was made by Alonzo T. Dill, with translations of the original German legends. North Carolina Division of Archives and History.

Plan de New Bern en Octobre 1710

Ainsi, à partir de 1740, le petit bourg connaît un développement soutenu et s'affirme bientôt comme l'un des principaux centres économiques de la côte. En 1769, il est même désigné pour capitale administrative et politique de la Caroline du Nord. Le nouveau gouverneur de sa Gracieuse Majesté, William Tryon, saisit l'occasion pour faire bâtir à grands frais un bâtiment imposant, tout à la fois édifice public et résidence privée. Toutefois, « Tryon Palace » ne sera que très brièvement occupé

par son commanditaire : dès 1771, celui-ci est en effet appelé à s'occuper des destinées d'une autre cité prometteuse : New York...

Le « siècle des Lumières » est aussi celui du développement de la presse : c'est à New Bern que paraîtra, à partir de 1751, le premier journal de Caroline du Nord.

Une ambition échouée... sur le sable

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, New Bern voit essentiellement son avenir à travers le développement du commerce maritime. Le riz et l'indigo (colorant naturel très recherché) ainsi qu'une variété croissante de céréales et de légumes produits dans l'arrière-pays, descendent la Trent et la Neuse sur des radeaux. Parvenus à New Bern, ils sont chargés sur des navires en partance pour les ports de la Nouvelle Angleterre ou les îles de la Mer des Caraïbes. De New York, Philadelphie et Norfolk ils reviennent chargés de produits manufacturés généralement importés d'Europe ; de Saint-Domingue ou de la Martinique, ils rapportent des fruits, du sucre, de la mélasse et du rhum.

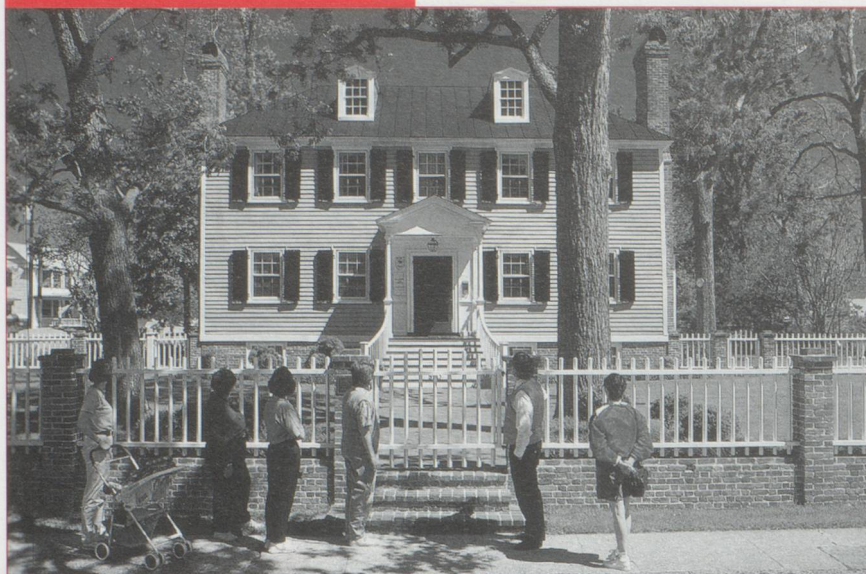
L'augmentation du tonnage des navires de commerce va faire

Un si joli prénom...

La Caroline ne tient pas son nom de quelque fraîche jeune fille mais du roi Charles I^{er} d'Angleterre, décapité en 1649 sur l'ordre du Parlement. Elle naît en 1663 de la gratitude et de la piété filiale du nouveau souverain : Charles II. Une Charte signée de sa main l'isole des possessions anglaises sur le nouveau continent, en trace les contours (étendus deux ans plus tard) et la donne en partage à huit de ses loyaux sujets pour les récompenser de l'aide précieuse qu'ils lui ont apportée dans sa reconquête de la Couronne.

Caroline du Nord et du Sud se scinderont en 1712. En 1729, sept des huit lords propriétaires rétrocèdent leurs intérêts à la Couronne : la Caroline du Nord revient dans le giron de sa Gracieuse Majesté.

En avril 1776, ses 83 délégués adoptent la Résolution d'Halifax. Dénonçant l'iniquité de la gestion anglaise et réclamant pour la première fois l'indépendance des colonies américaines, ce texte jouera, quelques mois avant la réunion du Congrès de Philadelphie, le rôle d'un véritable détonateur.



► déchanter les organisateurs de ces lucratifs échanges. Idéalement implanté à l'embouchure de deux rivières, le port est malheureusement situé sur des hauts-fonds sablonneux qui constituent un piège mortel pour des bâtiments affichant un tirant d'eau de plus en plus impressionnant.

Les gros porteurs devant rester à distance respectueuse, il faut mettre en place des navettes de chargement et de déchargement. Les opérations de manutention s'éternisent et coûtent de plus en plus cher : bientôt, les compagnies maritimes chercheront d'autres destinations... Ainsi, en raison d'un détail géolo-

La proie des flammes

Après avoir été confrontée à la férocité des Indiens Tuscarora, New Bern sera menacée de destruction à plusieurs reprises.

La première richesse de New Bern, ce sont ses forêts. Aussi n'est-il pas étonnant que le bois y soit le principal matériau de construction. Abstraction faite d'un ouragan qui la ravage aux deux tiers en 1769, le feu sera donc son principal ennemi.

Les incendies se succéderont jusqu'au XX^e siècle. Le plus terrible d'entre eux a lieu en 1922. Il embrase l'une des principales scieries de la ville avant de détruire tout un quartier, jetant à la rue plus de trois mille personnes, essentiellement des noirs vivant dans les faubourgs apparus depuis la guerre de sécession.

gique, New Bern ne sera jamais le grand port de commerce qu'elle pouvait prétendre devenir.

Elle devra également renoncer à ses prétentions politiques et administratives. La Caroline du Nord est devenue le douzième État de l'Union le 21 novembre 1789 ; en 1792, après maintes hésitations et plusieurs années de « nomadisme parlementaire » c'est finalement la nouvelle cité de Raleigh qui en devient la capitale.

Une prospérité bien enracinée

Momentanément interrompue par la guerre d'indépendance, l'expansion économique reprend de plus belle après le départ des dernières troupes anglaises. Elle se poursuivra à un rythme soutenu jusqu'à la conflagration de 1861.

Alors que s'organise la « conquête de l'Ouest », maculant de taches urbaines et incisant de voies ferrées l'immensité vierge du continent, alors que l'Est s'industrialise à toute allure, l'exploitation de la manne forestière s'impose comme le principal moteur de la croissance de New Bern. Les grands pins ne sont pas uniquement utilisés en charpente et en menuiserie. Leur fibre

sert à la fabrication du papier et ils fournissent, en outre, un combustible qui sera longtemps apprécié avant d'être détrôné par le pétrole : l'essence de térébenthine.

Scieries et usines de pâte à papier se multiplient et se modernisent tout au long du XIX^e siècle. Des tanneries et diverses industries manufacturières leur emboîtent le pas. Avec l'arrivée du chemin de fer en 1854, c'est au tour des ateliers d'entretien et de réparation des voies ferrées de faire leur apparition.

Le modeste bourg ne cesse lui aussi de s'étendre pour devenir une ville élégante que l'on ira jusqu'à baptiser « l'Athènes du Sud ». En 1765, New Bern comptait 500 habitants. Près d'un siècle plus tard, à la veille de la guerre civile, ce nombre a été multiplié par dix.

Quatre ans de sommeil

La Guerre de Sécession met un terme momentanément à cette tranquille euphorie.

Engagée après bien des tergiversations du côté des Confédérés, la Caroline du Nord paiera, durant les quatre années de conflit, l'un des plus lourds tributs en hommes et en matériel. En revanche, New Bern traversera la tourmente avec un minimum de dommages.

En fait, elle sera protégée par... la défaite subie à ses portes par les troupes confédérées au tout début





Le Tryon Palace

du conflit ! Le 14 mars 1862, mal entraînés, sous équipés et commandés par un politicien plus féru de rhétorique que de stratégie militaire, les Sudistes sont facilement balayés par une armée unioniste dotée des matériels les plus modernes et trois fois supérieure en nombre. Avec New Bern, les partisans de la sécession perdent d'importants dépôts de munitions mais surtout un précieux accès à la mer. Avec l'implantation d'une garnison de vingt mille hommes, les citoyens de New Bern gagnent, en ces temps pour le moins troublés, une tranquillité presque miraculeuse. Aucun pillage, pas de destruction : l'ordre régnera pendant toute la guerre.

Aussi New Bern pourra-t-elle se remettre en selle beaucoup plus vite que bien des villes du Sud. En 40 ans, de 1860 à 1900, sa population va presque doubler, pour avoisiner les 10 000 habitants. Un chiffre qui ne tient pas compte des milliers d'esclaves affranchis qui se sont installés tant bien que mal en bordure de la ville depuis 1861.

Les temps changent : le servage a été aboli, une nouvelle génération d'entrepreneurs fait son apparition. Beaucoup d'entre eux se sont installés à New Bern pendant la guerre. Si l'industrie du bois reste au cœur de cette prospérité retrouvée, la ville se tourne à nouveau vers la mer : la pêche et l'ostréiculture s'y développent rapidement et le transport maritime y connaît un certain regain. Côté continent, l'essor du chemin de fer attire durablement charpen-

tiers, mécaniciens et autres techniciens métallurgistes.

Un nouvel « or noir »


Au tournant du siècle, la découverte d'un modeste pharmacien, Caleb Bradham, associe le nom de New Bern à l'une de ces « success stories » dont raffolent les Américains : celle de Pepsi-Cola.

Mis au point en 1898, soit douze ans après son concurrent le plus célèbre, le breuvage est tout d'abord élaboré dans l'arrière-boutique et proposé aux seuls clients de la pharmacie. Conquis, les citoyens de New Bern ne vont pas tarder à faire mousser la découverte. La demande explose ; les yeux de Caleb Bradham pétillent... Plus question de fabriquer la précieuse décoction au jour le jour dans un grand chaudron ! En 1902, la société Pepsi Cola voit le jour et entre allègrement dans l'ère de la production industrielle.

Souvenirs, souvenirs...

Près d'un siècle plus tard, New Bern apparaît comme une ville paisible d'environ 25 000 habitants, également tournée vers la terre et vers l'océan. Côté jardin : l'exploitation forestière et l'industrie du bois sont toujours présentes ; elles voisinent désormais avec des cultures maraîchères et de l'élevage. Côté embruns : le tourisme et notamment la navigation de plaisance, ainsi que la pêche, constituent une importan-

te source d'activité et de revenus.

Les citoyens de New Bern sont attachés au passé de leur communauté. Avec l'aide de sa Société historique, la ville s'emploie à restaurer et mettre en valeur un patrimoine architectural dont Tryon Palace – témoignage d'une gloire éphémère – est sans doute l'un des plus beaux fleurons. En outre, et même si la rare descendance des premiers colons suisses et allemands s'est rapidement fondue dans le « melting pot » cher aux Américains, la mémoire du fondateur a été perpétuée à travers l'Association De Graffenried. Chaque année, celle-ci organise à l'attention des étudiants, des concours ayant pour objet la rédaction de mémoires relatifs à l'histoire locale. Une façon parmi d'autres de dire, à l'instar des habitants de la « Belle Province » : « Je me souviens ». 



- Je t'échange ma montre contre ton arc ?
- Ugh ! oui, mais...
avec une tablette de chocolat !